

Blityri

Studi di storia delle idee sui segni e le lingue

VII, 2

2018

Benveniste.

L'enunciazione, la soggettività, il tempo
e il confronto con altri autori

a cura di Giovanni Manetti e Irène Fenoglio

«Blityri» pubblica contributi scientifici che sono vagliati dal Comitato Scientifico, il quale si avvale anche del parere di esperti, mediante 'doppio cieco'.

la versione elettronica di «Blityri» è disponibile su piattaforma OJS all'indirizzo www.blityri.it da giugno 2017

periodico semestrale

iscritto al Reg. della stampa presso la Canc. del Trib. di Pisa n° 22/12 del 28/12/2012

direttore responsabile: Alessandra Borghini

abbonamento: Italia € 40,00; estero € 50,00; PDF € 30,00 (incl. iva e spedizione)

bonifico bancario intestato a Edizioni ETS

Intesa San Paolo

IBAN IT 21 U 03069 14010 100000001781

BIC BCITITMM

causale: abbonamento «Blityri» 2018

© Copyright 2019

EDIZIONI ETS

Palazzo Roncioni - Lungarno Mediceo, 16, I-56127 Pisa

info@edizioniets.com

www.edizioniets.com

Distribuzione

PDE, Via Tevere 54, I-50019 Sesto Fiorentino [Firenze]

ISSN 2281-6682

ISBN 978-884675639-8

l'editore non garantisce la pubblicazione prima di sei mesi dalla consegna in forma definitiva di ogni contributo

Indice

Editoriale	7
------------	---

1. Saggi

Irène Fenoglio, <i>Benveniste et Freud. Quelques remarques</i>	15
Aya Ono, <i>Prépositions, verbes pronominaux et voix moyenne. Un nouveau point de vue sur la subjectivité langagière d'Émile Benveniste</i>	39
Cosimo Caputo, <i>Émile Benveniste vs Mario Lucidi: un dibattito sull'arbitrarietà del segno</i>	59
Giovanni Manetti, <i>Benveniste and the issue of linguistic temporality. Time of enunciation and its relationship to Bergson and Husserl's ideas of time</i>	79

2. Miscellanea

Patrizia Laspia, <i>La definizione di ἄρθρον nel XX capitolo della Poetica di Aristotele</i>	109
Wenceslao Castañares, <i>El pensamiento semiótico en la medicina medieval</i>	127
Alice Orrù, <i>Alle origini di una storia naturale dello sviluppo linguistico: la «Scienza nuova» di Paolo Marzolo</i>	157

3. Schedario/Recensioni

- Aa.Vv., *Linguistica e Filosofia del linguaggio. Studi in onore di Daniele Gambarara*
(Giammarco Bartolomei e Maria Silvia Marini) 183
- Nicole Bériou - Jean-Patrice Boudet - Irène Rosier-Catach
(a cura di), *Le pouvoir des mots au Moyen Âge*
(Claudia Appolloni) 195
- Claire Forel - Thomas Robert (dirigé par), *Saussure, une source d'inspiration intacte* (Giuseppe Cosenza) 203
- Emanuele Fadda, *Sentimento della lingua. Per un'antropologia linguistica saussuriana* (Matteo Servilio) 211

Benveniste et Freud

Quelques remarques

Irène Fenoglio*

Il y a une autre discipline qui a rendu des services à la linguistique : la psychanalyse. Est-ce qu'il n'y a pas dans Freud des réflexions qui vous renseignent sur le fonctionnement du langage ?

Guy Dumur

Elles ne sont pas très nombreuses mais elles sont toutes importantes, suggestives, instructives.

Émile Benveniste

« Ce langage qui fait l'histoire », *PLG* 2, p. 36

Abstract: Benveniste's linguistic heritage can be easily identified: Bréal, Meillet, Saussure, the last being the major and constantly reaffirmed one. A wider Humanistic heritage is more difficult to define. What is the place, for instance, of psychoanalysis in Benveniste's work? Can we evaluate Freud's contribution to Benveniste's linguistics? Where this possible legacy does operate in the conceptual development it implements? To the Freudian paradigm of the unconscious ("No one is master in his own house"), Benveniste matches a strictly linguistic paradigm: thanks to the restrictive and constraining structure of the language common to everybody, everything can be said, including the most subjective, i.e. the most unpredictable, items. Correlation of singularity, correlation of subjectivity. Thus, the most of what brings Benveniste's linguistics closer to Freudian language theory passes through what Benveniste calls, in his 1946 article, "théorie linguistique de la personne verbale" ("the linguistic theory of the verbal person"). The re-discovery of the asymmetry between *Me/You* and *He/One* allows him to develop the theory of enunciation by means of the description of his formal "apparatus". This is the heart of the heritage, at least the heart of a profound convergence of the understanding of language facts, and of what allows for their conscious or unconscious subjective expression. In the field of language, Benveniste is the link in the chain between Freud and Lacan. He makes Freudian issues pass from the domain of *psyche* to the domain of linguistic functioning.

Keywords: Conceptual Heritage; Linguistics and Psychoanalysis; Benveniste; Freud; Verbal Person; Subject.

* ITEM (CNRS-ENS), Paris. Irene.Fenoglio@ens.fr

0. Repères

L'héritage linguistique est facile à repérer chez Benveniste : Saussure, Bréal, Meillet ; Saussure restant l'héritage majeur et constamment affirmé. Mais cerner, dans son œuvre, l'héritage issu des Sciences humaines, s'il semble évident, n'en est pas simple pour autant. Qu'en est-il par exemple de la psychanalyse ? Peut-on évaluer l'apport de Freud à Benveniste ?

On sait que Benveniste a lu Freud puisqu'il y consacre un article. Mais quand l'a-t-il lu ? Ses archives, en leur état actuel n'en disent rien. Par ailleurs, qu'en a-t-il retenu, intégré, voire développé ? Où *travaille* cet éventuel héritage dans l'élaboration conceptuelle qu'il met en œuvre ? Parmi toutes les études sur Benveniste, aucune ne s'est consacrée à cette question, quelques unes l'évoquent.

Julia Kristeva l'aborde sous le seul angle de l'article consacré à la « découverte freudienne » mais dans une considération très générale :

Il y a quelque chose d'extrêmement ambitieux dans ce geste [de Benveniste] qui saute des infinitifs avestiques aux textes sogdiens, d'un manifeste surréaliste au destin indo-européen, arabe et chinois du mythe sur l'autocastration, de l'être à la sémiotique du code animal ou musical et pictural et à cette unique étude de linguiste sur le langage dans la découverte freudienne (1975 : 230).

Bernard Lamizet (1986 : 243) veut faire le lien entre « les » théories de l'énonciation et « la » psychanalyse, l'entreprise demeure à la fois floue et partielle. *La* psychanalyse, du reste, n'est référencée qu'à Lacan, *le* signifiant, par qui tout arrive (« c'est le signifiant qui va engager le processus dialectique de l'énonciation »), n'est pas spécifié : signifiant saussurien ? Signifiant lacanien ? Signifiant lacanien, de fait, mais mentionné comme si une telle identification allait de soi. Or les travaux de Michel Arrivé ont montré combien les deux concepts ne sont pas identifiables.

Jean-Claude Coquet, affirme cet héritage dans son article « Benveniste et le discours de la passion » (1997 : 296) mais ne s'y attarde pas, nous y reviendrons.

Claudine Normand, dans l'article qui ouvre le volume *Émile Benveniste, Vingt ans après* (1997) se pose la question de savoir si la systématisation de la théorie de l'énonciation « ne serait pas le fait, d'abord de non-linguistes (philosophes, psychanalystes, théoriciens de la littérature...) ce qui expliquerait que Benveniste lui-même ne se soit

préoccupé que tardivement d'en proposer une théorie d'ensemble ? ». Elle pose le positionnement linguistique comme second – ce que je crois inexact – et, dans cet ensemble, aucune place n'est faite à l'héritage freudien même si est remarqué que Benveniste rend présent le problème de la subjectivité et des pronoms qui lui sont attenants dès le début de ses travaux de linguistique générale. Or, c'est en ce point central que l'œuvre de Benveniste bénéficie d'un héritage freudien que certains rares psychanalystes ont reconnu selon divers modes.

Je propose dans cette contribution un parcours de lecture de textes de Benveniste visant à établir la genèse d'un lien entre deux théories, une théorie linguistique de l'énonciation en train de se constituer et la théorie psychanalytique. Autrement dit, je cherche à faire apparaître l'étagage que la théorie freudienne a pu offrir aux problèmes de linguistique générale posés par Benveniste. Il semblerait que cela mette au jour, du même coup, l'étagage linguistique qu'apporte Benveniste à la découverte freudienne en ce qui concerne le rôle du discours dans la clinique psychanalytique. Lacan saura apercevoir ce lien et l'investira dans ses propres réflexions, sans mentionner, toujours où cela aurait pu l'être, le nom de Benveniste.

Gardons en mémoire les dates des quatre penseurs, sinon indissociables les uns des autres du moins en dialogue intellectuel : Freud : 1856-1939 ; Saussure : 1857-1913 ; Benveniste : 1902-1976 ; Lacan : 1901-1981. Benveniste, hérite de Saussure et lit Freud. Lacan hérite de Freud et lit Benveniste et Jakobson par lesquels il a accès à Saussure.

En nous en tenant aux articles publiés dans les *Problèmes de linguistique générale* nous pouvons déjà mettre au jour quelques jalons. On peut distinguer trois catégories :

- Les articles où Freud est cité : il n'y en a que deux, l'un où Freud est mentionné dans le titre, c'est l'article référent ; l'autre mention se trouve dans la discussion avec Guy Dumur mise en exergue ; Benveniste y affirme que les réflexions de Freud sur le langage sont « toutes importantes, suggestives, instructives »¹.
- Les articles que les théoriciens de la psychanalyse qui citent Benveniste citent le plus volontiers. Il y en a essentiellement deux : *Remarques sur la fonction du langage dans la découverte freudienne* et *De la subjectivité dans le langage*.

¹ « Ce langage qui fait l'histoire », *PLG*, 2, p. 36

- Quelques articles pertinents – tous les articles de linguistique générale sont de fait à considérer – où sont explicités très précisément les mécanismes des « relations de personne » permettant le jeu de l'« énonciation » et du « discours »².

Partant de ce constat, je vais tenter d'argumenter dans la présente contribution comment la lecture et la compréhension de la « découverte freudienne » a soutenu Benveniste pour articuler les points forts de son avancée théorique liée incontestablement au traitement linguistique de la subjectivité et donc du sens.

Quel est le point commun à la psychanalyse et à la linguistique énonciative dans l'exercice du langage ? C'est un point limite : un lieu de difficulté, un lieu sensible irréductible à tout traitement anticipé pré-formaté : l'advenue, dans le discours de l'imprévisible, c'est-à-dire « le 'sens' résultant de l'enchaînement, de l'appropriation à la circonstance et de l'adaptation des différents signes entre eux »³. Benveniste s'y est confronté avec audace et... rigueur.

1. *L'article de référence*

« Remarques sur la fonction du langage dans la découverte freudienne », est publié en 1956, dans le volume 1 de *Psychanalyse*, revue de la société française de psychanalyse⁴, volume dont l'intitulé général est « De l'usage de la parole et des structures de langage dans la conduite et dans le champ de la psychanalyse ». Dans ce même volume, Lacan publiait « Champ de la parole et du langage en psychanalyse ».

Freud étant directement la source de cet article, il semble nécessaire de s'y arrêter en premier lieu, cependant, comme on le verra, ce n'est pas dans cet article d'étude critique que l'héritage de Freud y est le plus manifeste.

Benveniste énonce très vite l'essentiel de l'apport des travaux de Freud : le fait que « l'analyste opère sur ce que le sujet lui *dit*

² J'ai explicité particulièrement ce point dans deux articles « Sur la notion de 'sujet' chez Benveniste », 2017 et « L'héritage de Freud chez Benveniste. Genèse d'un étayage théorique », 2018.

³ « Structuralisme et linguistique » (1974 : 21).

⁴ Repris dans le vol. 1 de *Problèmes de linguistique générale* (1966).

[= discours] » et le fait que « du patient à l'analyste et de l'analyste au patient, le processus entier s'opère par le truchement du langage » (1966 : 75-76). Tout en relevant que le « *rapport de motivation* » remplace le « rapport de causalité » des sciences de la nature, Benveniste précise :

Les événements empiriques n'ont de réalité pour l'analyste que dans et par le « discours » qui leur confère l'authenticité de l'expérience, sans égard à leur réalité historique, et même (faut-il dire : surtout) si le discours élude, transpose ou invente la biographie que le sujet se donne. [...]

La dimension constitutive de cette biographie est qu'elle est verbalisée et ainsi assumée par celui qui s'y raconte ; son expression est celle du langage (1966 : 77).

Ainsi, le seul matériau de travail, note Benveniste, est le langage « champ d'action et instrument privilégié d'efficience », donc à la fois, lieu, milieu et instrument, matériau et outil. « Quel est donc ce « langage » qui agit autant qu'il exprime ? » se demande Benveniste. Il se soutient d'une citation de Lacan tirée de « Fonction et champ de la parole et du langage en psychanalyse : Rapport du Congrès de Rome, 26-27 septembre 1953 »⁵ pour passer de la notion de langage à celle de discours « qui est l'univers de la subjectivité » :

Du seul fait de l'allocution, celui qui parle de lui-même installe l'autre en soi et par là se saisit lui-même, se confronte, s'instaure tel qu'il aspire à être, et finalement s'historicise en cette histoire incomplète ou falsifiée (1966 : 77).

Autrement dit (et il l'avait déjà dit dans des articles bien antérieurs, comme nous allons le voir) : *je* instaure *tu* et inversement. Benveniste comprend que ce que Freud appelle « langage » est de la « parole, convertie en cette expression de la subjectivité instante et évasive qui forme la condition du dialogue ». À partir de ce constat, il reconstitue le fonctionnement du langage en ré-introduisant la notion de langue, insistant, du même coup, sur le caractère linguistique de son analyse critique :

La langue est système commun à tous ; le discours est à la fois porteur d'un message et instrument d'action. En ce sens, les configurations de la parole sont chaque fois uniques bien qu'elles se réalisent à l'intérieur et par l'intermédiaire du langage (1966 : 78).

On retrouve alors, liés, dans une configuration éminemment

⁵ Publié dans le même volume 1 de *Psychanalyse*, de 1956, pp. 81-166.

linguistique, les héritages de Saussure (le langage comme faculté, la langue comme système) et de Freud (la parole comme constitutive de la subjectivité et constitutive de l'autre, c'est-à-dire de sa représentation dans le discours émis).

Dans la suite de l'article interviennent des expressions comme « déchirures du discours » ou « défaillances » de l'activité verbale, expressions communes au discours psychanalytique, cependant, si la démarche psychanalytique intéresse le linguiste c'est parce que Freud « a posé le problème du rapport du langage et de l'inconscient » : Benveniste ne discute pas l'existence de l'inconscient, il en accepte l'existence et tient compte de son activité pour analyser les processus linguistiques.

Mais, ce n'est pas ce développement – à mes yeux fondamental – qui sera retenu, dans l'histoire critique de cet article. Certains lecteurs et non des moindres (comme Lacan, par exemple) ne retiendront que la distance qu'il prend avec la façon dont Freud cite Karl Abel. Benveniste, en effet, discute le fondement scientifique de la proposition théorique de K. Abel selon laquelle il y aurait une langue primitive indifférenciée et selon laquelle dans les langues sémitiques et indo-européennes on retrouve une relation originelle par sens opposé sur un même lexème. Pourtant, n'en déplaise aux détracteurs de Benveniste, Freud remarquait dans son article « Sur les sens opposés dans les mots primitifs » que tout était basé sur le lexique et qu'il manquait à cette théorie des considérations sur la syntaxe. En refusant tout crédit à ces « spéculations étymologiques » Benveniste suit jusqu'au bout cette remarque. En épistémologue des sciences du langage et en linguiste de la langue, il indique la référence nécessaire à la vie diachronique spécifique à chaque langue. Une des conclusions de Benveniste est que Freud confond la notion de « primitif » avec celle d'« origine »⁶.

⁶ Pour un commentaire sur les références linguistiques de Freud, dans cet article, je renvoie à Michel Arrivé, au chapitre IV de son ouvrage de 1987, *Linguistique et psychanalyse*. Pour l'argumentation de Benveniste, contre les thèses d'Abel reprise par Freud, je renvoie à l'analyse de Milner dans *Le périple structural* (2002 : 65). Celui-ci pose la question : « qu'y-a-t-il dans Abel qui choque si fort Benveniste et quel est l'enjeu du scandale ? Mais Abel n'importe à Benveniste que par référence à Freud et à travers lui » (2002 : 70).

Lacan, on le sait, dans « Radiophonie », exprime (selon Arrivé) son « mépris » pour Benveniste et à ma connaissance (mais je n'ai pas tout lu) c'est le seul ou l'une des très rares fois où Lacan cite Benveniste.

Une autre discussion est ouverte par Benveniste dans « Remarques sur la fonction du langage dans la découverte freudienne » sur la négation, plus exactement sur le rapport entre négation et refoulement. Benveniste reprend les propos de Freud pour faire apparaître le caractère décisif du facteur linguistique. On voit là comment la découverte freudienne du fonctionnement de la parole, en l'occurrence de la négation pour indiquer, pointer ce qui est refoulé, en négatif, stimule la réflexion de Benveniste : le « discours peut prodiguer les dénégations, mais non abolir la propriété fondamentale du langage, qui est d'impliquer que quelque chose correspond à ce qui est énoncé, quelque chose et non pas 'rien' » (1966 : 85).

Cette discussion l'amène au facteur symbolique, point qu'il juge commun à la science du langage et à la psychanalyse : le symbolisme sur lequel joue la motivation du rêve est à la fois infra et supra linguistique. « Nous revenons ainsi au " discours " remarque-t-il. Mais il y revient à un niveau encore général : non pas les éléments linguistiques du discours, où apparaîtrait le travail de la subjectivité sur la langue mais le discours à un niveau plus global de fonctionnement avec ses figures et processus modalisants d'expression :

tous les procédés de substitution engendré par le tabou : l'euphémisme, l'allusion, l'antiphrase, la prétéition, la litote. [...] toutes les variétés de la métaphore... (1966 : 87).

bref... tout ce qui constitue un « style »

Ce qu'il y a d'intentionnel dans la motivation gouverne obscurément la manière dont l'inventeur d'un style façonne la matière commune, et, à sa manière, s'y délivre. Car ce qu'on appelle inconscient est responsable de la manière dont l'individu construit sa personne, de ce qu'il y affirme et de ce qu'il rejette ou ignore, ceci motivant cela.

Benveniste, manifeste clairement avec la publication de cet article son appréciation positive de la découverte freudienne et le fait que non seulement elle n'est pas en contradiction avec ses propres avancées théoriques mais que, de plus, elle fait apparaître l'effet incontournable de la parole qui *dit*, qui *agit*, qui *expose* la subjectivité.

Sans doute, attendions-nous plus au vu du titre de l'article de Benveniste – malgré la présence du terme « remarques ». Il y a comme une attente d'un développement sur l'étude de la parole qui aurait explicité linguistiquement les avancées freudiennes, et

en particulier la primauté de l'échange verbal pour le déploiement de la subjectivité humaine. Mais ce n'est pas dans cet article que Benveniste avance vers les fondements linguistiques de la subjectivité, comme nous allons le voir. Dans cet article, il reconnaît le bien fondé de la théorie freudienne de l'inconscient et de la puissance du langage et affirme que les justifications linguistiques empruntées ne sont pas les meilleures. « De la subjectivité dans le langage », par exemple, paraîtra deux ans plus tard.

2. *La notion de personne et la subjectivité dans le langage*

La linguistique de Benveniste repose sur la nécessité de comprendre comment l'être parlant balance entre le commun de la langue (c'est-à-dire de tout système de langue) et le particulier de chaque énonciation, soit de chaque moment et de chaque parlant singulier. Benveniste, à contre-courant de la linguistique structurale, veut comprendre comment s'exprime la subjectivité. C'est sur un positionnement de linguiste vouloir répondre à la même question que la psychanalyse.

En parcourant quelques articles de Benveniste, nous rencontrons quelques termes :

- parfois naturellement communs aux linguistes et psychanalystes de l'époque tel le terme de « psychisme » qui est employé par Saussure, Freud, Benveniste ;
- parfois hérités chez Benveniste directement de Freud, tels « instance », « motivation », tel aussi le terme « appareil » ou hérités de la lecture de Freud par Lacan, tel le terme de « sujet » très important pour la question qui nous occupe et sur lequel nous nous arrêterons.

Je dirai que ces termes portent des notions conceptuelles employées par Benveniste en compagnonnage, en voisinage avec Freud et sa « découverte » ; ils sont majeurs dans son œuvre.

Dix ans avant « Remarques sur la fonction du langage dans la découverte freudienne », Benveniste écrit « Structure des relations de personne dans le verbe ». Il est clair, à la lecture de cet article de 1946⁷,

⁷ Publié dans le *Bulletin de la société de Linguistique*, XLIII, fasc. I, n. 226. Repris dans *Problèmes de linguistiques générale*, vol. 1 (1966 : 225-236).

que la notion de « personne » ainsi que les éléments linguistiques qui la portent, en l'occurrence les pronoms, lui fait question très tôt. Cette question ne sera d'ailleurs jamais lâchée. Il affirme des choses essentielles, posant les jalons de sa théorie de la subjectivité :

Dans les deux premières personnes, il y a à la fois une personne impliquée et un discours sur cette personne. « Je » désigne celui qui parle et implique en même temps un énoncé sur le compte de « je » : disant « je », je ne puis ne pas parler de moi. A la deuxième personne, « tu » est nécessairement désigné par « je » et ne peut être pensé hors d'une situation posée à partir de « je » ; et, en même temps, « je » énonce quelque chose comme prédicat de « tu ». Mais de la 3^e personne, un prédicat est bien énoncé, seulement hors du « je-tu » ; cette forme est ainsi exceptée de la relation par laquelle « je » et « tu » se spécifient. Dès lors, la légitimité de cette forme comme « personne » se trouve mise en question.

Nous sommes ici au centre du problème. La forme dite de 3^e personne comporte bien une indication d'énoncé sur quelqu'un ou quelque chose, mais non rapporté à une « personne » spécifique. L'élément variable et proprement « personnel » de ces dénominations fait ici défaut. C'est bien l'« absent » des grammairiens arabes. [...] La conséquence doit être formulée nettement : la « 3^e personne » n'est pas une « personne » ; c'est même la forme verbale qui a pour fonction d'exprimer la non-personne (1966 : 227-228).

une des caractéristiques des personnes « je » et « tu » est leur unicité spécifique : le « je » qui énonce, le « tu » auquel « je » s'adresse sont chaque fois uniques. Mais « il » peut-être une infinité de sujets – ou aucun (1966 : 230).

La conclusion de cet article insiste sur la structure corrélatrice de ces marqueurs énonciatifs que sont les pronoms personnels :

Ainsi les expressions de la personne verbale sont dans leur ensemble organisées par deux corrélations constantes :

- 1 *Corrélation de personnalité* opposant les personnes je/tu à la non-personne il ;
- 2 *corrélation de subjectivité*, intérieure à la précédente et opposant je à tu.

Le terme « corrélation » est fort, il implique une dépendance entre deux faits ou deux notions : l'un impliquant l'autre. La distinction franche et affirmée entre « personnalité » et « subjectivité » ne l'est pas moins et est bien conforme à la théorie psychanalytique :

Quand je sors de « moi » pour établir une relation vivante avec un être, je rencontre ou je pose nécessairement un « tu », qui est, hors de moi, la seule « personne » imaginable. Ces qualités d'intériorité et de transcendance appartiennent en propre au « je » et s'inversent en « tu ». On pourra donc définir le

« tu » comme la personne *non-subjective*, en face de la *personne subjective* que « je » représente ; et ces deux « personnes » s'opposent ensemble à la forme de « non-personne » (= « il ») (1966 : 232).

En quoi le langage est-il un instrument de communication ? Telle est la question initiale de « De la subjectivité dans le langage »⁸ cet article permet à Benveniste de faire apparaître que si la transmission n'est pas effectuée par le seul langage, en revanche, contrairement à la flèche ou la pioche, inventée par l'homme, le langage n'est pas un « instrument », « il est dans la nature de l'homme ».

Nous n'atteignons jamais l'homme séparé du langage et nous ne le voyons jamais l'inventant [...] C'est un homme parlant que nous trouvons dans le monde, un homme parlant à un autre homme, et le langage enseigne la définition même de l'homme.

Tous les caractères du langage, sa nature immatérielle, son fonctionnement symbolique, son agencement articulé, le fait qu'il a un contenu, suffisent déjà à rendre suspecte cette assimilation à un instrument, qui tend à dissocier de l'homme la propriété du langage (1966 : 259).

Nous nous trouvons, ici, devant une proposition anthropologique forte au sein de laquelle il faut penser les avancées théoriques et linguistiques de Benveniste. Cette affirmation ferme du fonctionnement symbolique du langage est en parfaite accommodation avec l'arrière-fond conceptuel de la psychanalyse freudienne.

Benveniste insiste, cependant, sur le fait que le langage est aussi instrument de communication en permettant l'actualisation de la parole. D'où vient alors, dans le langage, cette faculté de communiquer, se demande t-il. Du fait que le langage permet à l'homme de se constituer comme sujet.

C'est dans le langage que l'homme se constitue comme sujet ; parce que le langage seul fonde en réalité, dans sa réalité qui est celle de l'être, le concept d'« ego ».

La subjectivité dont nous traitons ici est la capacité du locuteur à se poser comme « sujet » (p. 259).

Le *fondement* de la science du langage que pratique Benveniste se trouve dans la proposition bien connue suivante :

⁸ Publié en Juillet-Septembre 1958 dans *Journal de psychologie*. Repris dans le vol. 1 des *PLG*, pp. 258-266.

Or nous tenons que cette « subjectivité », qu'on la pose en phénoménologie ou en psychologie, comme on voudra, n'est que l'émergence dans l'être d'une propriété fondamentale du langage. Est « ego » qui dit « ego ». Nous trouvons là le fondement de la « subjectivité », qui se détermine par le statut linguistique de la « personne » (1966 : 260).

N'y a-t-il pas dans cet ensemble de propositions une recherche sur les rapports entre sujet, en constant devenir par la parole, propre à la théorie psychanalytique et ce que la linguistique pourrait en approcher ? Si la parole qui circule entre le patient et le psychanalyste ouvre la porte du psychisme c'est que l'énonciation de cette parole est constitutive de la matérialité subjective et que cette matérialité est purement langage, langage actualisé et langage en acte, langage *encaissé* depuis la nuit des temps mais aussi et en même temps, réactualisé dans chaque psychisme et redéployé à chaque énonciation nouvelle qui contient toujours sa part d'imprévisible.

La suite du texte de Benveniste (qu'il faudrait pouvoir citer entièrement) le dit :

Le langage n'est possible que parce que chaque locuteur se pose comme sujet, en renvoyant à lui-même comme *je* dans son discours. De ce fait, *je* pose une autre personne, celle qui, tout extérieure qu'elle est à « moi », devient mon écho auquel je dis *tu* et qui me dit *tu*. La polarité des personnes, telle est dans le langage la condition fondamentale, dont le procès de communication, dont nous sommes parti, n'est qu'une conséquence toute pragmatique. Polarité d'ailleurs très singulière en soi, et qui présente un type d'opposition dont on ne rencontre nulle part, hors du langage, l'équivalent. Cette polarité ne signifie pas égalité ni symétrie : « ego » a toujours une position de transcendence à l'égard de *tu* ; néanmoins, aucun des deux termes ne se conçoit sans l'autre ; ils sont complémentaires, mais selon une opposition « intérieur/extérieur », et en même temps ils sont réversibles. Qu'on cherche à cela un parallèle ; on n'en trouvera pas. Unique est la condition de l'homme dans le langage (1966 : 260).

« Le langage n'est possible que parce que chaque locuteur se pose comme sujet, en renvoyant à lui-même comme *je* dans son discours », Benveniste cherche... s'interroge. Faut-il que le fondement de la subjectivité soit linguistique ? « Où sont les titres du langage à fonder la subjectivité ? se demande-t-il ; « En fait le langage en répond dans toutes ses parties » (1966 : 261). Le fait linguistique qui l'indique le plus est l'existence des pronoms personnels.

Les termes mêmes dont nous nous servons ici, *je* et *tu*, ne sont pas à prendre comme figures, mais comme formes linguistiques, indiquant la « personne » [...] Or ces pronoms se distinguent de toutes les désignations que la langue articule, en ceci : ils ne renvoient ni à un concept ni à un individu.

Il n'y a pas de concept « je » englobant tous les *je* qui s'énoncent à tout instant dans les bouches de tous les locuteurs, au sens où il y a un concept de *arbre*. Le « je » ne dénomme donc aucune entité lexicale.[...] On est en présence d'une classe de mots, les « pronoms personnels » qui échappent au statut de tous les autres signes du langage. A quoi donc *je* se réfère-t-il ? A quelque chose de très singulier qui est exclusivement linguistique : *je* se réfère à l'acte de discours individuel où il est prononcé, et il en désigne le locuteur. C'est un terme qui ne peut être identifié que dans ce que nous avons appelé ailleurs une instance de discours et qui n'a de référence qu'actuelle. La réalité à laquelle il renvoie est la réalité du discours. C'est dans l'instance de discours où *je* désigne le locuteur que celui-ci s'énonce comme « sujet ». Il est donc vrai à la lettre que le fondement de la subjectivité est dans l'exercice de la langue. Si l'on veut bien y réfléchir, on verra qu'il n'y a pas d'autre témoignage objectif de l'identité du sujet que celui qu'il donne ainsi lui-même sur lui-même (1966 : 261-262).

Ce passage est extrêmement important ; là est affichée une conception de la parole comme constitutive du sujet qui est clairement freudienne : un « sujet » ne peut advenir comme sujet que par le biais du discours.

Viennent alors, dans la suite du texte de cet article, les premiers jalons de ce qui deviendra « L'appareil formel de l'énonciation » qui ne sera publié qu'en 1970. De ces pronoms « premiers points d'appui pour cette mise au jour de la subjectivité dans le langage », dépendent à leur tour d'autres classes de pronoms qui partagent le même statut, ce sont les indicateurs de la *deixis*.

Ils ont en commun ce trait de se définir seulement par rapport à l'instance de discours où ils sont produits, c'est-à-dire sous la dépendance du *je* qui s'y énonce (1966 : 262).

Il est aisé de voir que le domaine de la subjectivité s'agrandit encore et doit s'annexer l'expression de la temporalité.

La conclusion première de l'article est très freudienne :

Le langage propose en quelque sorte des formes « vides » que chaque locuteur en exercice de discours s'approprie et qu'il rapporte à sa « personne », définissant en même temps lui-même comme *je* et un partenaire comme *tu*. L'instance de discours est ainsi constitutive de toutes les coordonnées qui définissent le sujet et dont nous n'avons désigné sommairement que les plus apparentes (1966 : 263).

La conclusion seconde, plus générale, l'est tout autant. L'ordre linguistique et l'espace de la psychologie sont considérées comme devoir entrer ensemble dans le champ du discours et de la parole :

Bien des notions en linguistique, peut-être même en psychologie, apparaîtront sous un jour différent si on les rétablit dans le cadre du discours, qui est la langue en tant qu'assumée par l'homme qui parle, et dans la condition d'*intersubjectivité*, qui seule rend possible la communication linguistique (1966 : 266).

Dans cet article fondateur, Benveniste met au jour que la « personne » linguistique porte bien son nom. Elle n'est proprement *personne* (il le dit à plusieurs reprises), le nom de la personne linguistique – le pronom – ne représente effectivement personne tant qu'un énonciateur ne vient pas le mettre en acte, l'habiter, le vêtir.

Cet article est fondateur à plusieurs égards. Il est fondateur, bien entendu, de la conception benvenistienne du langage : ce n'était pas rien d'affirmer « la subjectivité dans le langage ». Il est fondateur d'un passage de la théorie freudienne de la place du langage dans la formation psychique du sujet à un étayage linguistique. On voit, en effet, dans cet article, comment la conception benvenistienne du langage qui se refuse à travailler le linguistique hors du champ de connaissance anthropologique conflue vers la conception freudienne où la relation langagière intersubjective devient instrument de connaissance de soi par le biais de la cure. Benveniste, loin d'être fonctionnaliste, dans sa manière d'appréhender le langage, offre à entendre que sa conception de la parole et du discours, par l'intersubjectivité qu'elle met en œuvre, ne peut être comprise hors d'un univers où l'inconscient ne serait pas.

Il faut mesurer le degré de responsabilité de Benveniste à l'aspect, audacieux voire révolutionnaire de cette réflexion de la part d'un linguiste. On peut mesurer aujourd'hui cet héritage freudien chez Benveniste à l'aune de la méconnaissance de Benveniste chez les linguistes pour lesquels les phénomènes cognitifs imposeraient une vision instrumentaliste du langage.

En 1958, Benveniste publie aussi « Catégories de pensée et catégories de langue » : il est publié en Octobre Décembre 1958 dans les *Etudes philosophiques*, n° 4, dans lequel il constate que « c'est ce qu'on peut dire qui délimite et organise ce qu'on peut penser » :

Assurément, le langage en tant qu'il est parlé, est employé à convoier « ce que nous voulons dire » ou « ce que nous avons dans l'esprit » ou « notre pensée » ou de quelque nom qu'on le désigne, est un contenu de pensée, fort difficile à définir en soi, sinon par des caractères d'intentionnalité ou comme structure psychique, etc. ce contenu reçoit forme quand il est énoncé et seulement ainsi. Il reçoit forme de la langue et dans la langue, qui est le moule de toute expression possible ; il ne peut s'en dissocier et il ne peut la transcender. [...] la forme linguistique est donc non seulement la condition de transmissibilité, mais d'abord la condition de réalisation de la pensée. Nous ne saisissons la pensée que déjà appropriée aux cadres de la langue. Hors de cela, il n'y a que volition obscure, impulsion se déchargeant en gestes, mimique (1966 : 64).

Si l'on fait le lien entre cette affirmation qui concerne les relations générales entre la pensée et le langage et ce qui est affirmé dans l'article cité précédemment, il est clair que nous nous trouvons dans l'espace de travail propre à celui de la cure analytique. L'indissociabilité de la pensée et du langage, enregistre, ou rencontre, cette insistance de Freud, dès *Etudes sur l'hystérie*, sur la conversion des symptômes en récit, et, bien entendu, sur l'impossibilité d'accéder au rêve, sans le récit du rêve.

J'ai eu l'occasion d'étudier les différentes versions de travail pour l'écriture de l'article « Le langage et l'expérience humaine »⁹ (1966 : 67-78). J'y découvre la recherche de la plus juste expression pour désigner l'activité de la langue. Dans les versions 1 et 4 : « fonctionnement d'activité » de la langue, dans la version 3 : « activité de production de la langue » avec hésitation entre « langage » et « langue », version 5 et version finale publiée : « exercice du langage » et « production du discours » qui se coupleront, dans les deux dernières versions avec « l'expérience subjective des sujets »¹⁰. Nous sommes bien, là sur un espace de travail du linguiste qui cherche à concilier la mise en œuvre du système de la langue et l'existence d'une parole subjective. Cette insistance est visible dans le travail d'écriture de l'article et témoigne de ce que Benveniste veut expliciter. L'article se termine ainsi :

⁹ Publié dans *Diogenes*, Paris, UNESCO, Gallimard, n. 51, juillet-septembre 1965, pp. 3-13.

¹⁰ Pour le détail de l'analyse voir « L'héritage de Freud chez Benveniste. Genèse d'un étayage théorique », cit., pp. 517-528.

L'intersubjectivité a ainsi sa temporalité, ses termes, ses dimensions. Là se reflète dans la langue l'expérience d'une relation primordiale, constante, indéfiniment réversible, entre le parlant et son partenaire. En dernière analyse, c'est toujours à l'acte de parole dans le procès de l'échange que renvoie l'expérience humaine inscrite dans le langage (1966 : 78).

Je prétends que l'affirmation, présente dans la dernière phrase, constitue un engagement de Benveniste par rapport à la théorie freudienne : très exactement, il étaye ses analyses linguistiques du fonctionnement de la parole, dans le système de l'énonciation, sur la conception freudienne de la condition humaine : existence d'un inconscient qui ne peut être investi et exploré que par le biais du langage en acte, dans la parole intersubjective.

C'est beaucoup plus tard, en 1970, que Benveniste propose un système de l'instance énonciative, avec « L'appareil formel de l'énonciation »¹¹. L'objectif est de donner « une image de la langue en emploi » ; il progresse ainsi vers la formalisation d'un système qu'il a cherché et testé dans ses articles précédents. J'ai pu étudier de près la genèse de cet article à partir des notes et brouillons du linguiste¹² qui sont, pour cet article, particulièrement significatifs. J'ai pu montrer comment il passe de l'expression de la *vie* énonciative qu'il qualifie de « mouvement vivant », répétant trois fois de suite le terme « soudain » à l'évocation d'une « création », (terme répété deux fois) qui s'est substitué au terme de « production ». On arrive dans le texte final aux précisions suivantes :

Ainsi l'énonciation est directement responsable de certaines classes de signes qu'elle promeut littéralement à l'existence. Car ils ne pourraient prendre naissance ni trouver emploi dans l'usage cognitif de la langue. Il faut donc distinguer les entités qui ont dans la langue leur statut plein et permanent et celles qui, émanant de l'énonciation, n'existent que dans le réseau d'« individus » que l'énonciation crée et par rapport à l'« ici-maintenant » du locuteur. Par exemple ; le « je », le « cela », le « demain » de la description grammaticale ne sont que les « noms » métalinguistiques de *je, cela, demain* produits dans l'énonciation (1974 : 84).

Revenons au titre de cet article. Il faut y remarquer le terme

¹¹ Publié dans *Langages*, 17, Paris, Larousse, pp. 12-18. Repris dans *Problèmes de linguistique générale*, vol. 2 (1974 : 79-88).

¹² « Déplier l'écriture pensante pour relire l'article publié. Les manuscrits de " L'appareil formel de l'énonciation " » (2011 : 261-302).

« appareil ». D'où vient ce terme ? Il ne fait pas partie des termes habituels employés par Benveniste, il est nouveau. Nous ne pouvons manquer de faire un rapprochement avec l'expression « l'appareil psychique » qui certes est une traduction de Freud, mais c'est la traduction française universellement acceptée. Benveniste aurait pu intituler son article « Les formes de l'énonciation » ou, en bon héritier saussurien, « Le *système* formel de l'énonciation », il aurait pu employer aussi le terme « structure ». Mais il a nommé son système « appareil ». L'emploi du mot « appareil » met, de fait, en parallèle, la théorie freudienne et la théorie de Benveniste. L'une étaye l'autre. La conception du psychisme doté d'un inconscient étaye anthropologiquement une conception du langage qui permet seule de penser l'intersubjectivité ; intersubjectivité dont on a vu que Benveniste en faisait la pierre de touche de sa théorie. Le système de l'énonciation doté de ses éléments linguistiques, liés entre eux en système, étaye une conception du psychisme qui met en avant les phénomènes de la parole intersubjective sans forcément en comprendre le fonctionnement linguistique.

Enfin, voilà bien des éléments qui évoquent, si on accepte l'analogie, le cadre de travail de la cure psychanalytique avec tous ses paramètres dans ce passage, en particulier les trois premières phrases :

Ce qui en général caractérise l'énonciation est *l'accentuation de la relation discursive au partenaire*, que celui-ci soit réel ou imaginé, individuel ou collectif.

Cette caractéristique pose par nécessité ce qu'on peut appeler le *cadre figuratif* de l'énonciation. Comme forme de discours, l'énonciation pose deux « figures » également nécessaires, l'une source, l'autre but de l'énonciation. C'est la structure du dialogue. Deux figures en position de partenaires sont alternativement protagonistes de l'énonciation. Ce cadre est donné nécessairement avec la définition de l'énonciation. [...]

A l'inverse, le « monologue » procède bien de l'énonciation. Il doit être posé, malgré l'apparence, comme une variété du dialogue, structure fondamentale. Le « monologue » est un dialogue intériorisé, formulé en « langage intérieur », entre un moi locuteur et un moi écouteur (1974 : 85).

3. *Sujet freudien et sujet... d'énonciation*

L'anthropologie de Benveniste est une anthropologie où l'universel implique le mode singulier de présence au monde, ce mode

singulier de présence est mis en œuvre par la parole en énonciation, autrement dit encore l'appropriation chaque fois renouvelée du trésor commun de la langue, ici et maintenant, par un sujet qui y laisse, dans l'acte d'énonciation et dans l'énoncé, des traces de son passage. Ce cadre anthropologique – qui insiste sur la place du singulier dans l'universel – est-il un héritage de Freud cherché et assumé ou bien le simple reflet d'un compagnonnage, d'une rencontre intellectuelle favorisée par l'air du temps ? On peut relire ce passage de l'article au titre si significatif *Le langage et l'expérience humaine* :

Tout homme se pose dans son individualité en tant que *moi* par rapport à *toi* et *lui*. Ce comportement sera jugé « instinctif » ; il nous paraît refléter en réalité une structure d'oppositions linguistiques inhérente au discours. Celui qui parle se réfère toujours par le même indicateur *je* à lui-même qui parle. Or cet acte de discours qui énonce *je* apparaîtra, chaque fois qu'il est reproduit, comme le même acte pour celui qui l'entend, mais pour celui qui l'énonce, c'est chaque fois un acte nouveau, fût-il mille fois répété, car il réalise chaque fois l'insertion du locuteur dans un moment nouveau du temps et dans une texture différente de circonstances et de discours. Ainsi, en toute langue et à tout moment, celui qui parle s'approprie *je*, ce *je* qui, dans l'inventaire des formes de la langue, n'est qu'une donnée lexicale pareille à une autre, mais qui, mis en action dans le discours y introduit la présence de la personne sans laquelle il n'est pas de langage possible. Dès que le pronom *je* apparaît dans un énoncé où il évoque – explicitement ou non – le pronom *tu* pour s'opposer ensemble à *il*, une expérience humaine s'instaure à neuf et dévoile l'instrument linguistique qui la fonde (1974 : 67-68).

Dessons (2006 : 97) remarque que « La position de Benveniste est particulière puisque tout en étant considéré comme une figure du structuralisme (Claude Lévi-Strauss et Roman Jakobson ont participé au volume d'hommage *Langue, discours, société*. Pour Émile Benveniste en 1975), il a fondé sa linguistique sur la question de la subjectivité. Cette attitude allait à contre-courant de l'ensemble du mouvement de la linguistique structurale, qui avait longtemps “ mis de côté ” le problème du sujet ».

Cl. Normand, dans deux articles différents, expose que l'expression « sujet d'énonciation » n'est jamais employée par Benveniste. Je la cite (1997 : 29)

L'expression « sujet d'énonciation » n'a jamais été employée par Benveniste lui-même ; ce sont ses commentateurs philosophes et psychanalystes, semble-t-il qui ont fabriqué et répandu très tôt ce terme (en particulier J. Kristeva et

J. Lacan). Ce détail n'est pas seulement anecdotique ; en fait le mot *sujet* désigne dans ces textes, selon les cas ou indistinctement, le sujet grammatical, le sujet psychologique ou encore l'ego philosophique, revu par la phénoménologie et repris souvent sous la figure de la personne, mais jamais une entité qui pourrait faire penser au sujet « clivé » de la psychanalyse.

Gérard Dessons, cite, lui, une occurrence de l'expression « sujet d'énonciation ». Mais, au-delà de cette discussion, je voudrais faire valoir, qu'il y a des emplois de « sujet » par Benveniste qui montrent qu'il y rencontre ou qu'il acquiesce à la conception freudienne du sujet et qu'il la prend en compte dans son étude de l'énonciation. Cl. Normand voit 3 ensembles d'emplois du terme « sujet » ou des équivalents par Benveniste :

des termes de la tradition grammaticale, psychologique sans référence stricte : le *sujet* du verbe [...], des termes non-théoriques, relevant du discours ordinaire plus ou moins descriptifs et métaphoriques, [...] : l'*individu*, le *parlant*, le *locuteur*, l'*écouteur* [...], enfin des termes théoriques à des degrés divers : la *personne*, l'énonciateur (lié à énonciation, terme lui-même progressivement théorisé), *dialogue*, *allocutaire* et surtout *instance de discours*, éléments de la *deixis*, *indicateurs auto-(sui) référentiels*, *individus linguistiques*, *réalité de discours*, et des expressions comme : langage assumé par l'individu, procès d'appropriation..., qui tentent d'élaborer le cadre conceptuel de l'énonciation. On renverra à ce niveau des phrases où sujet est en italique comme « c'est dans et par le langage que l'homme se constitue comme *sujet* » (1958, I, 259) etc. (1986, 201).

On ne peut qu'être d'accord avec Cl. Normand sur l'expression « sujet d'énonciation » mais il y a de très nombreuses occurrences du terme « sujet » dans les articles de linguistique générale et dans leurs brouillons. Et, par ailleurs, ce n'est pas du tout équivalent d'employer le terme même de « sujet » ou un autre terme, qui, dans un autre contexte pourrait avoir la même valeur. Benveniste choisit ses mots avec grand soin, il travaille longuement et systématiquement ses manuscrits ; s'il choisit, à tel ou tel moment, de garder, après différentes phases d'écriture le terme sujet, c'est que cela fait sens pour lui.

Du reste, Julia Kristeva, emploie l'expression « sujet parlant », mais elle n'y met pas des guillemets.

Quant à Jean-Claude Coquet il remarque que Benveniste

a retenu la leçon de Freud, ce qui aurait dû lui épargner le « mépris » de Lacan (je reprends le terme de M. Arrivé, *Langage et psychanalyse*, 1994, 206).

L'étude du langage implique aussi que l'on sache prendre en compte le discours de la passion et son implicite : la forclusion du sujet. Le problème n'a pas échappé à Benveniste (1997 : 296).

Il continue en remarquant que « L'action première, Benveniste la met généralement au compte de l'« inconscient », objet de l'analytique freudienne : « toute la force anarchique que refrène ou sublimine le langage normalisé a son origine dans l'inconscient » (I, 78).

Du reste, J.-CL Coquet fait réponse à Cl. Normand :

Benveniste ne dit pas que le sujet est clivé, mais il fait état, à propos de Rilke, de sa « dissociation » et le terme nous renvoie à son synonyme, le « clivage », *Spaltung* ; il retient la formule célèbre de Rimbaud – « je est un autre », non pour caractériser l'inspiration poétique mais comme « expression typique » de cette opération qui met en cause l'unité et l'autonomie du « sujet » : la dépossession de « son identité constitutive » (I, 230).

La remarque est juste. Lorsque Benveniste emploie le terme *sujet*, il l'emploie avec le poids, aussi, de sa connotation psychanalytique. Certes, Benveniste ne parle pas de « sujet clivé », de « sujet divisé », du sujet de l'inconscient, toujours en devenir d'advenue, par la mise au jour énonciative de traits propres à son fonctionnement inconscient, mais tout de même, il emploie le terme « sujet » et il le distingue des pronoms de personnes, il ne confond pas cet usage avec sujet grammatical, il le distingue du sujet d'expérience de la psychologie, c'est dire qu'il l'emploie en sachant que, hors du champ linguistique qui est le sien et dont lui-même ne sort pas, ce terme *renvoie* à un autre domaine concerné par le langage et l'énonciation. Et puis, ce n'est pas parce, que Benveniste utilise le terme « sujet » avec sa charge de référence à l'inconscient qu'il en fait l'objet d'étude de la linguistique. De même, ce n'est pas parce que Freud sait et montre que tout lapsus s'inscrit sur le support de la langue qu'il se propose de devenir linguiste. Benveniste cherche à comprendre le fonctionnement de la langue en discours qui tiendrait compte de cette incommensurabilité de l'activité de l'inconscient.

Je dirais, pour clore cette question que c'est justement parce que Benveniste n'emploie pas « sujet d'énonciation » que le terme « sujet » conserve, dans certains emplois, toute son ampleur et le poids de sa référence freudienne. Du reste, Benveniste emploie « sujet » mais jamais « inconscient », sauf dans le cadre d'une référence directe à Freud.

La cure psychanalytique fonctionne sur l'écoute d'une attribution des pronoms je-tu et il. Qui est « il » quand « je » parle ? Qui désigne le « vous » (équivalent du tu) que le patient adresse au psychanalyste ? A chaque séance, à chaque moment de séance, la désignation de ces pronoms peut changer, se moduler, se contredire, etc. Or, le seul repère stable sur lequel peut s'appuyer le psychanalyste pour *entendre* est l'appareil formel de l'énonciation : les pronoms, la deixis, les temps verbaux, les modalités. La matérialité de la langue et de son système est la clé, pour le linguiste, comme pour le psychanalyste, de pouvoir observer, *a contrario*, ou plus simplement, en décalage, en déplacement, en relief, le *dire* du *dit*, seule façon d'appréhender ce *dit*.

L'énonciation, point de mire de Benveniste, est bien le point d'impact de l'inconscient que Freud met en avant dans la cure même s'il n'emploie pas le mot : seul matériau vivant analysable par l'analyste ; là où l'inconscient se prête à observation, à irruption, à acte... de parole.

4. *Réflexions conclusives*

Au paradigme freudien de l'inconscient : « nul n'est maître chez soi », Benveniste fait correspondre un paradigme strictement linguistique : grâce à la structure contrainte et contraignante de la langue commune à tous, tout peut se dire – s'énoncer – y compris le plus subjectif, c'est-à-dire le plus imprévisible. Corrélation de singularité, corrélation de subjectivité.

L'essentiel de ce qui rapproche la linguistique de Benveniste de la théorie freudienne du langage passe par ce que Benveniste appelle, dans son article de 1946, la « théorie linguistique de la personne verbale ». La re-découverte de la disparité entre Je-tu et Il/on lui permet d'élaborer la théorie de l'énonciation avec le descriptif de son « appareil ». Là est le cœur de l'héritage, à tout le moins d'une profonde convergence de compréhension des faits du langage et de ce qui en permet l'expression subjective consciente ou inconsciente, subjectivité inhérente au langage.

Pourquoi Benveniste ne cite-t-il pas *Etudes sur l'hystérie* ou *Psychopathologie de la vie quotidienne* ou *Le mot d'esprit*, pourquoi ne s'arrête-t-il pas sur les jeux de mots que Lacan reprendra ? Il a

lu – puisqu’il en mentionne des éléments – *Psychopathologie de la vie quotidienne*. Les aurait-il si bien intégrés à sa théorie anthropologique du langage qu’il ne retourne plus à la source ?

De fait, l’héritage de Freud n’est pas là où Benveniste semble l’annoncer – dans l’article « Remarques sur la fonction du langage dans la découverte freudienne » – mais il est dans la place faite au langage dans l’ensemble conceptuel qu’il élabore et dans la mise au jour d’un « appareil formel » permettant la mise en œuvre énonciative de la subjectivité.

Là où Benveniste cite Freud, c’est pour faire une critique de conceptions linguistiques erronées sur lesquelles celui-ci s’appuyerait, il se pose en linguiste savant. Là où Freud est le plus présent, il n’est plus nommé, mais sa théorie est investie par le biais de termes comme ceux que nous avons repérés et par des questions de place du langage dans le développement humain ; Benveniste se pose en chercheur, curieux des autres penseurs de son temps.

De la même façon que Lacan a lu Benveniste et se sert de sa lecture sans en parler sauf à propos de ce fameux article qui a occulté tout le reste. Et c’est un travail qui est, par ailleurs, à faire : étudier l’héritage de Benveniste chez Lacan.

Milner explicite cela :

Les premières et dernières pages avancent des thèses sur le statut scientifique de la psychanalyse, tel que Lacan permet enfin de l’établir (*cf. PLG*, p. 77). Dans la réflexion qui est là proposée sur la causalité dans l’analyse et la redéfinition de celle-ci en termes de « motivation », il y a les éléments d’une épistémologie ambitieuse, sinon téméraire.

Benveniste s’est aussi inspiré de Lacan.

Milner poursuit Les thèses proprement épistémologiques de Benveniste n’ont eu, il faut bien le dire, aucune suite. Il n’est pas sûr que Lacan les ait reçues avec faveur ni qu’il leur ait prêté la moindre attention ; il n’en fait pas état ; il ne cite jamais – et pour marquer sa distance – que les remarques sur le *Gegensinn* (sens opposé) (2002 : 76).

Benveniste est bien le maillon de la chaîne, dans le champ du langage, entre Freud et Lacan.

Benveniste se réapproprie de façon critique et dans une entreprise d’élaboration théorique linguistique la découverte freudienne qui commence à faire *doxa*. Au fond, il s’agit d’une anti-

fossilisation ; au lieu de laisser de côté la découverte freudienne de l'essentialité du rapport de parole pour la construction de l'humain, il l'observe et la réintègre dans un autre champ de travail : celui de la compréhension du fonctionnement linguistique du langage. Il fait passer les acquis freudiens du champ d'étude de la *psyche* au champ d'études du fonctionnement linguistique.

L'intersubjectivité a ainsi sa temporalité, ses termes, ses dimensions. Là se reflète dans la langue l'expérience d'une relation primordiale, constante, indéfiniment réversible, entre le parlant et son partenaire. En dernière analyse, c'est toujours à l'acte de parole dans le procès de l'échange que renvoie l'expérience humaine inscrite dans le langage (1974 : 3-13).

Dans ce passage nous pourrions remplacer : « l'intersubjectivité... entre le parlant et son partenaire » par « La cure analytique... entre le patient et son psychanalyste ».

Une dernière question. Est-ce que l'énoncé est dans le même rapport à l'énonciation que l'est le récit du rêve par rapport au rêve ? Autrement dit, est-ce que seul l'énoncé nous permet d'accéder à l'acte d'énonciation de la même façon que seul le récit du rêve nous permet d'accéder au rêve ? Dans les deux cas, le matériau d'achoppement irréductible est le discours et son instance.

Poser cette question permet d'établir un parallèle entre les démarches de Freud et Benveniste, les deux théories font de l'instance du discours le fondement de la subjectivité humaine.

Bibliographie

Arrivé, M.

1994, *Langage et psychanalyse, linguistique et inconscient*. Freud, Saussure, Pichon, Lacan, Paris, PUF.

1997, « Préface » à *Benveniste, vingt ans après*, *Lynx*, pp. 13-19.

Benveniste, É.

1966, *Problèmes de linguistiques générales*, Vol. 1, Paris, Gallimard.

1974, *Problèmes de linguistiques générales*, Vol. 2, Paris, Gallimard.

Coquet, J.-C.

1992, « Notes sur Benveniste et la phénoménologie », *Lynx*, 26, pp. 41-48.

1997, « Benveniste et le discours de la passion », in *Benveniste, vingt ans après*, *Lynx*, pp. 295-325.

Coquet, J.-C. - Fenoglio, I.

2016, « Il segno e la parola », in *Fenomenologie del linguaggio. Omaggio a Émile Benveniste*, Documento di lavoro del CISS di Urbino, nuova serie 7, pp. 33-36.

Dessons, G.

2006, *Émile Benveniste, l'invention du discours*, Paris, éd. In press.

Fenoglio, I.

2001, « Les événements d'énonciation: focalisateurs d'interprétation psychanalytiques, matériau pertinent d'analyse linguistique », in *Actes du colloque de Cerisy « Linguistique et psychanalyse »*, Paris, Ed. Inpress, pp. 167-184.

2004, « Les événements d'énonciation graphiques. Traces du fonctionnement linguistique de l'inconscient dans les manuscrits », in *Marges Linguistiques*, 7, *Langage, langue, inconscient. Linguistique et psychanalyse*, M.L.M.S. éd., www.marges-linguistiques.com (13250 Saint-Chamas), pp. 125-139.

2011, « Déplier l'écriture pensante pour relire l'article publié. Les manuscrits de " L'appareil formel de l'énonciation " », in *Relire Benveniste. Réceptions actuelles des Problèmes de linguistique générale* (E. Brunet et R. Mahrer eds.), Louvain la Neuve, Academia (coll. « Sciences du langage. Carrefours et points de vue »), pp. 261-302.

2013, « Éléments pour une genèse de la notion d'énonciation chez Benveniste. Ce que dévoilent les manuscrits », in L. Dufaye, L. Gournay (eds.), *Benveniste après un demi-siècle. Regards sur l'énonciation aujourd'hui*, Paris, Ophrys, pp. 41-87.

2017, « Sur la notion de 'sujet' chez Benveniste », *Linx*, 74, Presses Universitaire de Paris Nanterre, pp. 175-185.

2018, « L'héritage de Freud chez Benveniste. Genèse d'un étayage théorique », in I. Vilela (eds), *Freud et le langage*, Paris, éd. Langage et inconscient, pp. 499-537.

Freud, S.

[1933], « Des sens opposés dans les mots primitifs », *Essais de psychanalyse appliquée* (trad. de l'allemand par M. Bonaparte et E. Marty), Paris, Gallimard, coll. Idées nrf n. 263, pp. 59-67.

Delesalle, S. (ed.)

1986, « Histoire des conceptions de l'énonciation », *Histoire, Épistémologie, Langage*, VIII-2, pp. 7-22.

Kristeva, J.

1975, « La fonction prédicative et le sujet parlant », in *Langue, discours, société. Pour Émile Benveniste*, Paris, Seuil, pp. 229-259.

Kristeva, J. - Milner, J.C. - Ruwet, N. (eds.),

1975, *Langue, discours, société. Pour Émile Benveniste*, Paris, Seuil.

Lamizet, B.

1986, « Manque, miroir, énonciation », in *Histoire, Epistémologie, Langage*, VIII-2, *Histoire des conceptions de l'énonciation*, pp. 243-255.

Manetti, G.

2016, « Subjectivité, discours et les deux notions d'énonciation chez Benveniste », *Cahiers Ferdinand de Saussure*, 69, pp. 113-130.

2008, *L'enunciazione. Dalla svolta comunicativa ai nuovi media*, Milano, Mondadori.

Milner, J.C.

1978, *L'amour de la langue*, Paris, Seuil.

2002, *Le périple structural. Figures et paradigmes*, Paris, Seuil.

Normand, C. - Arrivé, M. (eds)

1997, *Émile Benveniste vingt ans après*, N° spécial de *Lynx*.

Normand, C.

1986, « Les termes de l'énonciation de Benveniste », in *Histoire, Epistémologie, Langage*, VIII-2, *Histoire des conceptions de l'énonciation*, pp. 191-206.

1997, « Lectures de Benveniste. Quelques variantes sur un itinéraire balisé », in *Benveniste, vingt ans après, Lynx*, pp. 23-39.

Edizioni ETS

Palazzo Roncioni - Lungarno Mediceo, 16, I-56127 Pisa

info@edizioniets.com - www.edizioniets.com

Finito di stampare nel mese di settembre 2019